

**2 OSCARS®**  
Acteur dans un second rôle  
Photographie

Lost Films présente

# LA FILLE DE RYAN

Robert MITCHUM  
Sarah MILES  
Christopher JONES  
Trevor HOWARD  
John MILLS

RYAN'S DAUGHTER  
de DAVID LEAN

Une production MGM Faraway  
Scénario de Robert Bolt  
Image de Freddie Young  
Musique de Maurice Jarre



LOSTFILMS

adfp

DVDCLASSIK

POSITIF



# LA FILLE DE RYAN

**(RYAN'S DAUGHTER) de DAVID LEAN**

GB - 1970 - 3h15 (entracte possible) - Couleur (format 2.35)

visa n°38014 tous publics – première sortie française le 23 décembre 1970

(Autre titre français d'exploitation : La Fille d'Irlande)

Production : **MGM – Faraway Productions David Lean et Anthony Havelock-Allan**

Scénario : **Robert Bolt**

Image : **Freddie Young** (Super Panavision 70mm - Metrocolor)

Décors : **Stephen Grimes**

Costumes : **Jocelyn Rickards**

Son : **John Bramall et Gordon McCallum**

Montage : **Norman Savage**

Musique : **Maurice Jarre**

**Avec Robert Mitchum** (Charles Shaughnessy)

**Sarah Miles** (Rosy Ryan)

**Christopher Jones** (major Randolph Doryan)

**Trevor Howard** (Le père Hugh Collins)

**John Mills** (Michael)

**Leo Mc Kern** (Tom Ryan)

**Barry Foster** (Tim O'Leary)

## L'HISTOIRE

1916, Karray, Irlande. Rosy Ryan (Sarah Miles) épouse l'instituteur du village de quinze ans son aîné (Robert Mitchum). Déçue par cette union elle s'éprend du major anglais (Christopher Jones) qui vient d'arriver pour prendre le commandement de la garnison de la région.

**SORTIE NATIONALE 14 AOUT 2013 en COPIES DCP (VOSTF)**

**Paris Le Champo - Vincennes Le Vincennes - Lille Le Majestic - Strasbourg**

**Le Star - Quimper Quai Dupleix - Lyon Le Comoedia - Caen Le Lux**

**PRESSE : Stéphane Ribola/Cynaps 06 11 73 44 06 - stephane.ribola@cynaps.biz**

**2 Séances presse au cinéma Le Champo - 51 rue des Ecoles 5e**

**mercredi 5 juin 10h & mardi 11 juin 20h (collation à l'entracte)**

### **4 PRESENTATIONS EN AVANT-PREMIERE :**

- 27e Journées romantiques du Festival du film de Cabourg (12-16 juin 2013)

**Dont 3 séances exceptionnelles présentées par l'actrice Sarah Miles**

- 61e Festival International du Film de La Rochelle jeudi 4 juillet 13h45 La Coursive

- 11e Festival Paris Cinéma vendredi 5 juillet 20h Le Grand Action

- **Discussion-rencontre avec le public samedi 6 juillet 17h30 Le Champo**

Distributeur : **Lost Films / Marc Olry : 06 16 29 22 53**

**lostfilmsdistribution@yahoo.fr - [www.lostfilmsdistribution.com](http://www.lostfilmsdistribution.com)**

**[Rejoignez la page facebook : La Fille de Ryan – sortie 14 aout 2013](#)**

## UNE BOVARY IRLANDAISE ET « UN PETIT BIJOU »

*La Fille de Ryan* (*Ryan's Daughter* 1970) est l'avant-dernier film de David Lean, réalisateur anglais de seize longs métrages tournés entre 1942 et 1984. Sir David Lean (1908-1991) a été lauréat de deux Oscars du Meilleur réalisateur (pour *Le pont de la rivière Kwai* 1957 et *Lawrence d'Arabie* 1962). Homme passionné et de passions il fût marié à six reprises.

A l'automne 1967, fort du succès de leurs transpositions cinématographiques des mémoires de T. E. Lawrence pour *Lawrence d'Arabie* (1962) et du roman de Boris Pasternak pour *Le Docteur Jivago* (1965), Robert Bolt envoya à David Lean une adaptation de *Madame Bovary* avec la note suivante : « même si cela ne vous intéresse pas, merci de me dire ce que vous en pensez ». En plus de soumettre une adaptation du roman de Flaubert, Robert Bolt proposait aussi le rôle titre à son épouse Sarah Miles qui avait longtemps été pressentie pour jouer Lara Antipova (l'amour passionné du docteur Youri Jivago, rôle finalement tenu par Julie Christie).

A cette époque le réalisateur était en Italie avec Sandy Hertz, une jeune femme d'une vingtaine d'années qu'il avait rencontrée quelques mois auparavant lors d'un voyage en Inde et qui allait devenir sa cinquième femme (douze ans plus tard car pendant toute cette période, il resta marié à Leila, sa quatrième épouse très dépressive et qu'il n'osait pas quitter). Ayant dans un premier temps refusé le script, David Lean finit par accepter ce nouveau projet qui, avec bien des modifications, allait devenir *La Fille de Ryan*. Et aussi l'unique scénario original de toute sa carrière.

Pour commencer il transpose cette histoire d'amour universelle ailleurs qu'en France, après avoir pensé à la Sicile, la Sardaigne ou les îles Shetland, avec Robert Bolt, ils préfèrent orienter leur choix vers l'Inde ou l'Irlande. Dans l'incontournable et remarquable livre de Kevin Brownlow, *David Lean, une vie de cinéma* le cinéaste explique : « Nous avons choisi l'Irlande parce qu'il nous fallait un conflit extérieur, un événement qui surgirait et affecterait les personnages. La situation irlandaise de 1916 nous convenait assez bien et en fait les troubles ne font que traverser le village... ».

A l'époque David Lean résume ainsi l'histoire à Freddie Young (chef opérateur sur *Lawrence d'Arabie* et *Le Docteur Jivago*) : « Une jeune fille épouse son professeur, parce qu'elle l'identifie aux grands hommes dont il lui a enseigné la musique et le romantisme. Dépourvu de leur grandeur héroïque, il n'est qu'un brave homme assez simple, sur lequel elle ne peut projeter sa jeune imagination romantique. Leur lit ne lui offre pas le septième ciel qu'elle escomptait. Dans ce contexte, débarque du front occidental, un véritable héros, traumatisé par les bombardements. (Si vous n'avez pas encore vu le film, les trois prochaines lignes évoquent la fin du film) Mais personne ne sait, après la tempête, qu'une boîte de dynamite flotte aux pieds du mari trompé, qui connaît l'infidélité de sa femme... Le héros explose et le film se termine de façon optimiste et touchante ».

David Lean parle à ses techniciens de ce projet comme « d'un petit bijou qu'il a l'intention de tourner en dix semaines et raisonnablement ». Même si ses derniers films sont des épopées à grand spectacle, le cinéaste multi-oscarisé souhaite montrer qu'il est capable de tourner un nouveau *Brève rencontre* ce film « intimiste » qui depuis 1945 lui a donné une renommée internationale et dont on lui parle sans cesse. Le cinéaste et sa compagne Sandy, installés à l'hôtel Parco dei Principi de Rome, reçoivent la visite de plusieurs amis présents en Italie et qui vont rejoindre petit à petit le projet.

John Mills un comédien qui a déjà tourné à quatre reprises avec Lean (*Ceux qui servent en mer, Heureux mortels, Les Grandes espérances* et *Chaussure à son pied*) et Anthony Havelock-Allan, le producteur de ses premiers films. Ce dernier produisait à Rome, le *Roméo et Juliette* de Franco Zeffirelli quand Lean lui remit le scénario provisoirement intitulé *Michael's Day* (référence au personnage de l'idiot du village, Michael, qu'allait incarner John Mills). Le film prit ensuite le titre de *Coming of Age* avant qu'Anthony Havelock-Allan ne suggère ***Ryan's Daughter (La Fille de Ryan)***. Robert Bolt, qui avait été professeur d'histoire avant de commencer à écrire pour le théâtre, transforme le personnage du mari, médecin chez Flaubert, en instituteur de village. Il pense pour ce rôle à George C.Scott ou à Robert Mitchum (même si celui-ci dit ne pas apprécier Lean) alors qu'Anthony Havelock-Allan a plutôt en tête Gregory Peck qui est d'origine irlandaise. Robert Mitchum fut choisi et entra en conflit avec David Lean allant jusqu'à interrompre deux fois le tournage. Pour Mitchum le cinéma est un gagne pain (payé 870 000 dollars) alors que pour David Lean, il s'agit d'art.



David Lean dirige Robert Mitchum et Sarah Miles – *La Fille de Ryan*

Sarah Miles se souvient de leurs relations compliquées : « Nos trois caravanes étaient à côté l'une de l'autre, la mienne se trouvant au milieu. Je jouais les intermédiaires, car la montagne ne voulait pas aller à Mohammed, ni Mohammed à la montagne. Je me retrouvais donc en train de passer les notes de ces deux grands hommes : Dites à Robert de sortir ses pans de chemise de son pantalon...Dites à David qu'il n'est pas question que je sorte ma chemise de mon pantalon... Dites lui qu'il doit le faire. Et me voilà, courant de l'un à l'autre, accrochée à un col de chemise ! ».

Pour l'officier britannique (l'amant de la fille de Ryan) Robert Bolt pense faire appel à Richard Burton ou à Richard Harris ou même à Peter O'Toole et David Lean souhaite plutôt travailler avec Marlon Brando, mais celui-ci, retenu en Colombie par le tournage de *Queimada* de Gillo Pontecorvo est obligé de renoncer. Le rôle est finalement donné à un débutant Christopher Jones remarqué dans *Le miroir aux espions (The Looking Glass War)*. Film tiré d'un roman de John Le Carré, qui se trouve être le premier produit par John Box (qui avait été « production designer » ou chef décorateur de Lean pour *Lawrence* et *Jivago*). John Box souhaitait présenter Anthony Hopkins qui faisait partie de sa distribution pour éventuellement le rôle du mari, l'instituteur Charles Shaughnessy mais en découvrant ce film, Lean jeta son

dévolu sur Christopher Jones. Dans ce film il avait une forte présence et un accent polonais très convaincant (sans que personne ne sache que sa voix avait été entièrement doublée). Ce choix fut une vraie déception, malgré l'expérience acquise à l'Actor's Studio, où Jones avait rencontré la fille du maître des lieux : Lee Strasberg, qui voyait en lui le même magnétisme qu'en James Dean. « Ce n'était pas vraiment un mauvais acteur » confie le producteur Anthony Havelock-Allan « mais il fallait tout lui dire. Il avait besoin d'un réalisateur infiniment patient, aimant les acteurs, et comprenant ce qui n'allait pas. Malheureusement, David n'aimait pas avoir à assumer ce genre de difficultés ». Freddie Young le chef opérateur pensait que Jones ne savait pas jouer et parfois plaçait volontairement son visage dans l'ombre pour tourner des scènes. Notamment à son arrivée au camp où il prend le commandement et que son prédécesseur doit partir pour le Front. « Nous avons fait la même chose (pour sa première apparition) à l'arrêt d'autobus. Je l'ai mis dans la pénombre et l'éclairage lui donnait un air de brute. La prise était intéressante, alors que ce gars ne savait vraiment pas jouer ».



Christopher Jones – l'amant, le Major Randolph Doryan – *La Fille de Ryan*

David Lean précise « Nous avons conçu le personnage de Randolph comme un paradigme : il déteste et craint le Front, mais perd ses capacités sexuelles et émotionnelles quand il en est loin. Son aventure avec Rosy constitue un dernier éclair de vie normale, dont ils savent tous les deux et – nous l'espérons – les spectateurs aussi, qu'elle est condamnée d'avance. Nous avons fait pour le mieux et je crois que le résultat est assez bon. Je ne sais pas s'il a obéi à mes directives, je ne sais pas s'il comprenait ce que je lui disais. Il était bizarre mais crevait l'écran, il avait une vraie présence » avoue David Lean.

« Maintenant au moment d'écrire le scénario, Robert et moi avons des problèmes car nous avons un triangle classique et le problème était que dès que le beau jeune homme apparaissait on savait qu'elle allait tomber amoureuse de lui et réciproquement. Il fallait trouver une idée pour que cela arrive vite, afin d'éviter que les spectateurs nous précèdent, ce qui aurait été catastrophique(...). On se couche avec ses obsessions et un jour je me suis réveillé à quatre heures du matin. Dans un demi-sommeil » poursuit David Lean, « je pensais à Johnny Mills (Michael) au pub. Je pensais que s'il se mettait à cogner son pied contre le mur, en présence du héros traumatisé, celui-ci, fasciné pourrait réagir négativement et se mettre à trembler. Le

bruitage peut imiter le son d'un bombardement et le bruit devenir de plus en plus fort, jusqu'à ce que l'officier se lève, avec une expression bizarre et sauvage. Johnny sort du bar en claquant la porte et l'officier se retourne. J'ai pensé qu'on pourrait passer d'un gros plan sur lui à une bombe explosant dans le ciel – ce qui serait audacieux – on entendrait la musique et il plongerait sous une table en se protégeant les oreilles avec ses mains. Le voyant dans cette détresse, Sarah s'agenouillerait près de lui et lui cacherait la tête dans ses bras... Cela le sortirait de son état de choc. Ils lèverait les yeux, ils se regarderaient et s'embrasseraient... L'idée plut à Bolt qui la mit dans le scénario. Ca a fonctionné à merveille. C'est une des séquences que je préfère, parce qu'elle prend les spectateurs de court, elle a une force dramatique, et ça marche. Je crois que c'est une de mes meilleures scènes ».

Pour le rôle du Père Collins David Lean pense à un autre de ses fidèles comédiens : Alec Guinness (Fagin dans *Oliver Twist*, colonel oscarisé dans *Le Pont de la rivière Kwaï* et prince arabe dans *Lawrence d'Arabie*). Il lui explique qu'il a écrit le rôle pour lui et que quelque soit son opinion sur le rôle il voulait avoir son avis sur le projet et lui présenta ainsi : « C'est différent de mes autres films. Je trouve cela passionnant. Certains aspects sont très durs. C'est plus intime que les deux derniers films. Comme c'est une histoire originale, je sais moins que d'habitude si c'est bon ou mauvais – mais ça fera un vrai film ». Le comédien, pas très enthousiaste à la lecture du scénario, dressa une liste de ce qui n'allait pas et pour le remercier de sa franchise, David Lean donna le rôle à Trevor Howard (autre fidèle acteur de Lean : l'amant de *Brève Rencontre* et des *Amants passionnés*).

Pour mettre en images « son petit bijou » David Lean veut s'appuyer plus que jamais sur ses collaborateurs expérimentés. Avec Robert Bolt il est convaincu que **La Fille de Ryan** doit être filmé en 70mm, bien que *Le Docteur Jivago*, tourné en 35mm puis « gonflé » en 70mm, ait donné toute satisfaction.



Freddie Young et David Lean – *La Fille de Ryan*

Plutôt complice avec ses scénaristes ou ses comédiens, David Lean souhaite cette fois-ci, se rapprocher de son chef opérateur Freddie Young. Il lui envoie une lettre louangeuse : « Vous devez faire quelque chose de magnifique. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais il faut émouvoir les gens jusqu'aux tréfonds !... Nous avons tendances à embellir tout ce que nous touchons – même ce qui est laid. J'espère que ce film irlandais va nous permettre de montrer que nous pouvons faire autre chose.

Du sordide va côtoyer un romantisme splendide. Ce que j'apprécie chez vous, c'est que vos capacités techniques vous permettent de vous adapter à n'importe quel style. A certains moments, il faudra exprimer la volupté d'une pensée érotique ».

Parti en repérages pour trouver les décors du film, Eddie Fowlie, inquiet des conditions climatiques irlandaises, commença d'abord par visiter l'Espagne et le Pays de Galles avant de repartir pour l'Irlande où il avait déjà remarqué la péninsule de Dingle. C'est dans cette région qu'il trouve tous les décors du film (autour de Dunquin et Dingle) dont la superbe et immense plage, la falaise tombant à pic, surplombée d'une lande où les personnages se rencontrent et la grotte en dessous.



Plage de Coumenooole Strand près de Dunquin – comté de Kerry en Irlande (photo : David Miot)

John Box étant occupé à produire son *Miroir aux espions*, David Lean dut trouver un autre décorateur et choisit Stephen Grimes, directeur artistique de *Lawrence d'Arabie* qui plus est, d'origine irlandaise. Très rapidement on décida de construire tout un village plutôt que d'en utiliser un vrai. Comme l'explique David Lean : « Quand on installe une caméra de cinéma, les gens se précipitent en foule. Quoiqu'on pense, c'est moins coûteux de construire une rue pour y tourner, car on travaille plus vite dans un lieu que l'on contrôle totalement ». De novembre 1968 à mars 1969 plus de quarante maisons en chaume, en granit et en ardoise (certaines même équipées d'électricité et de plomberie) sont construites par 200 maçons irlandais, dans la tempête et le froid de l'hiver. Un million de livres sont dépensés par la MGM dans le Kerry (le comté, la région où a été tourné le film). Le village construit prend le nom de Karray. Et même s'il fut détruit à la fin du tournage, les touristes continuent de venir le visiter pour voir où le film a été tourné, si bien que depuis la fin des années 80 une grande partie de la population de Dingle vient de l'extérieur. En 2006 pour la première année du Festival de Dingle, Sarah Miles fût invitée avec émotion pour présenter une nouvelle fois **La Fille de Ryan**.

Très vite le tournage du film s'avère compliqué à la fois en raison des problèmes logistiques mais surtout météorologiques. Certains sites sont très isolés ou difficilement accessibles, parfois à une trentaine de kilomètres de petites routes irlandaises. Le convoi compte vingt à trente véhicules entre les caravanes des acteurs, les camions d'accessoires, les véhicules techniques et les générateurs. « Nous étions comme le cirque Barnum et Bailey. Nous n'arrivions jamais nulle part avant 9h30 même en démarrant à 8h. Il nous est souvent arrivé de commencer à

tourner des scènes ensoleillées, que le ciel soit couvert à midi et qu'il pleuve à une heure » poursuit Anthony Havelock-Allan. « Inversement nous nous préparions à tourner des scènes de pluie, parce que celle-ci était annoncée et elle laissait place au soleil. Obtenir une minute et demie de film relevait du miracle ».

« Nous avons passé une année en Irlande et ce pauvre David n'a vraiment pas eu de chance » raconte Sarah Miles. « Je me souviens d'une scène dont nous avons tourné la moitié et que nous n'avons pu terminer qu'après trois semaines passées dans la caravane, à attendre le soleil. Nous avons attendu le soleil, ou la pluie, ou autre chose pendant un an. Quand le temps convenait enfin, nous tournions jusqu'à trente scènes par jour pour rattraper le temps perdu. Deux semaines de tournage ont été gâchées parce que le laboratoire avait déchirée la pellicule. On passait d'un problème technique à un autre. J'ai pensé devenir folle avant la fin du tournage ». Anthony Havelock-Allan avait été obligé de précipiter la préparation du film pour pouvoir embaucher Robert Mitchum et Sarah Miles (qui avaient d'autres engagements) et contrairement à son habitude, David Lean commença le film sans pouvoir établir de découpage technique (la description des mouvements de caméra et des éclairages). Les 36 semaines de tournages et le budget de 9 millions de dollar prévus et dépassés commencèrent à inquiéter les dirigeants de la MGM. Le studio à l'époque connaissait des difficultés et allait être repris par Kirk Kerkorian déjà propriétaire de la moitié des hôtels de Las Vegas. La major engagea alors avec David Lean un bras de fer incessant et envoya ses représentants en Irlande pour faire en sorte que le film se termine rapidement et sans un nouveau dépassement.

Ainsi pour finir de tourner la scène adultère, la scène d'amour sylvestre entre Sarah Miles et Christopher Jones (commencée avec les deux protagonistes à cheval dans une forêt ensoleillée et tapissée de fleurs mais interrompue par plusieurs semaines de temps gris et un automne approchant) Eddie Fowlie proposa de tout reconstruire comme en studio. Il loua une salle de bal dans un village voisin et avec le chef décorateur Stephen Grimes reconstitua toute une forêt en intérieur. Ils recouvrirent l'endroit de terre, de terreau épais pour faire pousser les plantes, d'herbe, de fleurs, de mousse, et y installèrent des papillons et des oiseaux. David Lean disposa à nouveau de son décor pour tourner une scène d'amour qui dans ses films précédents avait toujours été filmé très pudiquement. Pour **La Fille de Ryan** et selon son scénariste la scène se devait d'être chargée d'érotisme. Ainsi un mouvement de caméra rapide sur la poitrine dénudée de Sarah Miles (que cela ne gêne pas de tourner nue) et toute la scène vont troubler le spectateur comme l'héroïne du film qui découvre ici son premier orgasme, dans les bras de son amant.

Malgré tout pour réussir cette scène, David Lean a dû composer avec la difficulté d'un acteur mal à l'aise avec sa partenaire, mais ce n'était rien en comparaison de celle qu'il allait rencontrer pour tourner la fameuse scène de la tempête de **La Fille de Ryan**. Une séquence digne d'un épisode biblique car comme le dit le Père Hugh en regardant les nuages dans le ciel : « On dirait qu'ils annoncent la venue du Christ ». La tempête était une idée de Robert Bolt, qui voulait insérer dans l'intrigue un épisode particulièrement épique. Principalement de nuit et sous une tempête diluvienne, les rebelles irlandais et les villageois vont récupérer au pied des falaises, une livraison d'armes jetée dans une mer déchainée. « Je crois qu'il a fallu quatre ou cinq mois pour tourner la scène de la tempête » se souvient le chef opérateur Freddie Young. « Dès qu'on recevait un avis de tempête, on arrivait sur place tôt le matin, on installait la caméra, et le temps qu'on soit prêt à filmer, la tempête se calmait et il n'y

avait plus qu'à rentrer faire autre chose ». Pourtant, un opérateur, Bob Huke était venu en janvier 1969 avec David Lean, trois mois avant l'équipe de tournage pour filmer une tempête. Mais aucune n'était assez terrible pour l'histoire. Alors à l'arrivée de Freddie Young, en mars, pour accentuer l'effet de mer déchainée, on fit rajouter des citernes d'eau avec des tuyaux à incendie et des ventilateurs surpuissants pour mettre les comédiens sous une « vraie » tempête. A la projection des rushes, David Lean ne trouva toujours pas la tempête assez spectaculaire. Il voulait retrouver le genre de tempête que Robert Flaherty avait filmée *L'Homme d'Aran* en 1934 (sur un archipel d'Irlande non loin de Dingle). Après avoir tourné l'essentiel de la scène au cours de trois tempêtes différentes et pendant plusieurs jours, il n'y eut ni tempête, ni soleil, juste du crachin. Anthony Havelock Allan contacta un de ses amis sud-africains qui connaissait le comté de Kerry et celui-ci lui recommanda des plages situées en contrebas de Table Mountain au Cap. Eddie Fowlie, décorateur accompagna Doug Twiggy le directeur de production, pour des repérages en Afrique du Sud et ramena des photos et du sable à David Lean qui s'exclama aussitôt : « Emballez tout ce qui est ici, embarquez-le dans un avion. Nous allons terminer en Afrique du Sud. Les plages du Cap ressemblent exactement aux plages irlandaises. Il n'y a qu'à peindre les rochers blancs en noir ». Plus tard il déclara : « si vous me montriez le film maintenant, je devrais me creuser la tête pour distinguer les plages irlandaises des plages sud-africaines ».

Sans oublier un autre problème : ce type de scène aurait normalement dû être filmée par une seconde équipe plutôt que par le réalisateur lui-même, mais David Lean ne pouvait se résoudre à confier son travail à quelqu'un d'autre. Il aurait été tragique pour lui que la deuxième équipe produise des éléments de moindre qualité et encore plus tragique que le travail d'une seconde équipe soit meilleur que le sien. Cependant il accepta de déléguer la scène de la tempête à son producteur associé Roy Stevens crédité aussi au générique comme assistant réalisateur de la scène de la tempête.

Finalement le tournage de ***La Fille de Ryan*** s'acheva le 24 février 1970. Il avait fallu 52 semaines pour tourner « le petit bijou qui devait faire penser à *Brève rencontre* ». Un petit bijou qui allait être rejeté par la critique. « Lorsque que quarante personnes écrivent dans la presse que votre travail ne vaut rien, vous avez tendance à les croire. Moi, en tout cas. Parce que quand on termine un film on est extrêmement vulnérable ». Pauline Kael dans le *New Yorker* résume l'accueil critique de l'époque : « En tant que cinéaste Lean est un technicien hors pair. Il souhaite probablement essentiellement maîtriser la technologie. Ce gentilhomme-technicien prend certainement plaisir à cultiver son style colossal et de bon goût. Mais au cinéma, colossal et bon goût sont antinomiques. Lean réalise des épopées respectables, ce qui est contradictoire et mène à l'échec. Meticuleuses et sans humour, ses oeuvres ne révèlent aucune énergie émotionnelle qui pourrait dissimuler l'importance du travail effectué. Le public va-t-il se laisser séduire par les orgasmes de pacotille et l'artisanat superficiel ? Le vide de ***La Fille de Ryan*** apparaît à chaque image. Mais la publicité a transformé le film en événement artistique et le public américain se laisse prendre au bon goût corrompu de l'élégant mélodrame anglais ». Après ***La Fille de Ryan***, David Lean confiait : « Je n'aimais pas aller au restaurant car je craignais d'être montré du doigt comme l'auteur d'un film épouvan-table et désastreux. J'avais honte. Je me suis demandé ce que je devais faire si mon travail était si mauvais que ça. Je ne voulais plus faire de cinéma. J'ai fait le tour du monde et je n'ai pas tourné de film pendant quatorze ans. Je me demandais : « A quoi bon ? ».

## **L'IRLANDE, EIRE, ULSTER... UN PEU D'HISTOIRE**

L'Irlande a été la première colonie anglaise et dès le 16<sup>e</sup> siècle des Irlandais catholiques se sont vus confisquer leurs terres. A la fin du 18<sup>e</sup> siècle, la Révolution française et l'émancipation des Etats-Unis trouvent des échos en Irlande. L'échec de la révolte de 1798 met fin au rêve d'autonomie et pousse la Grande Bretagne à proclamer « l'acte d'union » (intégrant totalement l'Irlande au Royaume Uni). Au 19<sup>e</sup> siècle, l'Irlande connaît toujours les conditions économiques et sociales d'une colonie. La grande famine de 1846-1848 entraîne une émigration massive des Irlandais vers l'Amérique. En cinq ans la population passe de 8 millions et demi à 6 millions et demi d'habitants (et ne cessera de diminuer jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle pour atteindre 4 millions d'habitants). Pendant que les propriétaires anglais (qui possèdent plus de la moitié des terres de l'île) continuent d'agrandir leur domaine, les Irlandais s'organisent en sociétés secrètes : les Fenians (1858). Conscient du drame irlandais, le Premier Ministre Gladstone amorce une grande réforme sociale et économique qui sera en grande partie réalisée au début du 20<sup>e</sup> siècle.

En 1902 Andy Griffith fonde le Sinn Féin (« nous mêmes » en gaélique) un mouvement nationaliste et républicain. Certains demandent leur autonomie, le « Home Rule » et d'autres leur indépendance totale. La réalisation du Home Rule finalement voté en 1914 est constamment reculée et le bouleversement de la Première Guerre Mondiale met en difficulté la Grande-Bretagne et encourage les Irlandais à la révolte. **La Fille de Ryan** se déroule en 1916 pendant « l'insurrection de Pâques ». Centrée surtout à Dublin, elle fait 400 morts, 2600 blessés et entraîne plus de 3500 arrestations. Cette forte répression britannique ne fait qu'indigner davantage la population qui se tourne massivement vers les nationalistes, renforce le Sinn Fein et d'une certaine façon marque le premier pas vers la République d'Irlande, la guerre d'indépendance et le conflit nord-irlandais actuel.

Le traité de Londres (1921) coupe l'île en deux : l'Irlande du Nord britannique et l'état libre d'Irlande, sous statut de dominion (membre du Commonwealth). Un compromis rejeté par une partie de la population qui entraîne une guerre civile. En 1932, Eamon de Valera (ancien leader du Sinn Féin) porté au pouvoir par son parti le Fianna Fail décide de rompre avec la Grande-Bretagne et mène contre elle une guerre économique. En 1937 une nouvelle Constitution est adoptée et l'Irlande prend le nom d'Eire. Puis rompant avec le Commonwealth devient la République d'Irlande (1948), un pays catholique régit par un cléricalisme intransigeant. Depuis, la vie politique est dominée par l'alternance au pouvoir du Fianna Fail et du Fine Gael. Côté Irlande du Nord, les catholiques sont victimes de fortes discriminations et c'est la répression de leurs marches pacifiques qui amène l'IRA (Irish Republic Army) à renaître de ses cendres marquant le début d'un combat ponctué d'attentats et de grèves de la faim.

## **L'IRLANDE AU CINEMA**

Si les plus grands cinéastes irlandais sont américains (John Ford ou John Huston pour citer les plus célèbres) alors New York est la plus grande ville irlandaise (depuis que les persécutions et la famine ont poussé les Irlandais vers le Nouveau monde). L'Irlande a inspiré beaucoup d'écrivains mais aussi beaucoup de cinéastes.

Dans l'ordre chronologique voici quelques films tournés dans les paysages irlandais ou traitant de l'Irlande et son histoire :

- **L'homme d'Aran** de Robert Flaherty (1934 - GB) : Filmé comme un documentaire. Les pêcheurs sur île d'Aran, leur lutte quotidienne contre la mer et l'aridité de la terre.
- **Le Mouchard** de John Ford (1935 - USA) : Un militant du Sinn Féin (Victor Mc Laglen) dénonce les siens pour de l'argent à l'occupant anglais.
- **Huit heures de sursis** de Carol Reed (1947 - GB) : Un militant du Sinn Féin (James Mason) vole une banque pour financer son organisation. Blessé, il erre dans Belfast.
- **L'homme tranquille** de John Ford (1952-USA) : Un boxeur américain (John Wayne) revient dans son village et tombe amoureux d'une jeune irlandaise (Maureen O'Hara).
- **Un taxi mauve** d'Yves Boisset (1977 - France) : Des étrangers (Philippe Noiret et Charlotte Rampling) traversent la lande dans un taxi (conduit par Fred Astaire).
- **Les Gens de Dublin** de John Huston (1987 - USA) : En 1904 à Dublin, deux vieilles demoiselles (Anjelica Huston) et leur nièce reçoivent leurs amis. Adaptation de *The Dead*, nouvelle extraite des *Dubliners* de James Joyce.



*Les Gens de Dublin* de John Huston

- **The Field** de Jim Sheridan (1990 - Irlande) : Dans les années 30, un paysan (Richard Harris) défend même au prix du crime un champ aride de trois arpents.
- **The Crying Game** de Neil Jordan (1992-Irlande/GB) : Un militaire (Stephen Rea) n'exécute pas un soldat noir anglais quitte l'IRA pour refaire sa vie à Londres.
- **Michael Collins** de Neil Jordan (1996 - USA/Irlande/GB) : Evocation de Michael Collins (Liam Neeson) figure méconnue de l'histoire de l'Irlande, son combat à la tête du Sinn Féin jusqu'à son assassinat en 1922 par des extrémistes de son mouvement.
- **Bloody Sunday** de Paul Greengrass (2002 - Irlande/GB) : Evocation de la tragique manifestation pacifiste de Derry qui fit 13 morts en 1972.
- **The Magdeleine sisters** de Peter Mullan (2002 - France/GB) : Portrait de femmes enfermées au 19e siècle dans des centres tenus par des religieuses.
- **Omagh** de Pete Travis (2005 – Irlande/GB) : Le combat des parents des victimes de l'attentat du 15 août 1998 durant lequel « l'IRA véritable » fit exploser une voiture à Omagh en Ulster, tuant 31 personnes.
- **Le vent se lève** de Ken Loach (2006 - GB) : La guerre civile de 1922, les atrocités commises par les troupes britanniques vues à travers deux frères engagés de façon différente dans la lutte pour l'indépendance.
- **Hunger** de Steve McQueen (2008 - GB) : Le combat de Bobby Sands (Michael Fassbender) symbole républicain mort en prison en 1981 après une grève de la faim.

## DAVID LEAN UN REALISATEUR PASSIONNE

Né le 25 mars 1908 à Croydon, dans une famille quaker avec des principes d'éducation très stricts, David Lean découvre son premier film, *Le chien des Baskerville* en 1921. C'est en regardant deux films de Rex Ingram (*Les quatre cavaliers de l'Apocalypse* 1921 et *Mare nostrum* 1926) qu'il prend « conscience qu'il y a quelqu'un derrière la caméra ». Il découvre les rudiments de la photographie et tourne quelques films familiaux équipé d'une caméra « Pathé baby ». Destiné à suivre les traces de son père comme comptable, celui-ci lui arrange malgré tout un entretien chez Gaumont Pictures.

David Lean décide de faire un métier de sa passion et en 1931, il entre chez Movietone News, où il est à la fois monteur, rédacteur et lecteur de ses propres commentaires. Au cinéma il s'impose comme un brillant monteur et participe à des films importants : *Pygmalion* (Anthony Asquith 1938) et *49e Parallèle* (Michael Powell 1941). Sur le montage de *Major Barbara* (Gabriel Pascal 1941) il fait la connaissance de Freddie Young (son futur chef opérateur à partir de *Lawrence d'Arabie*) et pour *Un de nos avions n'est pas rentré* (Michael Powell 1942) il impose son ami Ronald Neame (autre chef opérateur et futur collaborateur). Si bien que lorsque le célèbre dramaturge Noel Coward décide de se faire un nom dans le cinéma en adaptant sa pièce, *Ceux qui servent en mer* dont il est scénariste, interprète, compositeur et producteur, c'est tout naturellement à David Lean, brillant technicien, qu'il demande de l'aide et qu'il crédite au générique comme co-réalisateur.



*Ceux qui servent en mer* - John Mills à gauche

Inspiré d'une histoire vécue par Lord Mountbatten, *Ceux qui servent en mer* (*In Which We Serve* 1942) évoque dans un style documentaire le naufrage d'un destroyer et de ses marins rescapés. Autour de Noel Coward, débutent le jeune Richard Attenborough, Michael Anderson (futur réalisateur), Celia Johnson (comédienne de théâtre), Kay Walsh (future seconde épouse de Lean) et John Mills (qui tournera cinq fois avec Lean). Le film étant un succès, Coward propose à Lean de choisir une autre de ses pièces pour réaliser seul son second film.

*Heureux mortels* (*This Happy Breed* 1944) relate la vie d'une famille de classe moyenne, les Gibbons, dans l'entre-deux-guerres. Employés londoniens leur vie est partagée entre petits conflits et amours romanesques, alors que les journaux rendent

compte de la montée du nazisme . Autour de Robert Newton, Lean ré-emploie Celia Johnson, John Mills et Kay Walsh. Le film est le plus gros succès de l'année 1944. Noel Coward suggère ensuite une comédie de 1941, *L'Esprit s'amuse* (*Blithe Spirit* 1945), produit par Cineguild la nouvelle compagnie fondée sous l'égide de J. Arthur Rank, par David Lean, Noel Coward, Ronald Neame et le producteur Anthony Havelock-Allan (jusqu'en 1950 tous les films de David Lean seront produits par Rank et Cineguild). *L'Esprit s'amuse* est une variation sur le triangle amoureux cher à la comédie de boulevard dans laquelle un romancier (Rex Harrison) voit se matérialiser le spectre de sa première épouse, qui vient troubler son second mariage.

Pour réaliser *Brève rencontre* (*Brief Encounter* 1945) Lean et Coward adaptent *Still Life* une pièce en un acte écrite dix ans auparavant dans laquelle un médecin marié (Trevor Howard) qui se rend à l'hôpital va rencontrer sur le quai d'une gare, une femme au foyer (Celia Johnson) venue faire ses courses. Ils prennent l'habitude de se retrouver chaque jeudi irrésistiblement attirés l'un par l'autre jusqu'à décider d'un commun accord de ne plus se revoir.



Celia Johnson et Trevor Howard – *Brève rencontre*

Le film scandalise l'Angleterre, bouleverse le public et remporte le Grand Prix (la Palme d'Or) du premier Festival de Cannes. Avec cette quatrième réalisation David Lean devient le chef de file du cinéma anglais d'après guerre.

*Brève rencontre* marque la fin de la collaboration avec Noel Coward et le début d'une carrière plus indépendante qui destine David Lean à la superproduction internationale en alternant une imagerie romanesque du 19e siècle et un sentimentalisme des « brèves rencontres ». Il continue de s'appuyer sur un matériel littéraire solide et adapte deux romans de Dickens, deux peintures de l'enfance : *Les Grandes espérances* (*The Great Expectations* 1946) où un mystérieux bienfaiteur vient en aide d'un pauvre orphelin (Pip) et *Oliver Twist* (*Oliver Twist* 1948) l'histoire d'un autre orphelin qui échoue dans un gang de voleurs dirigé par le féroce Fagin. Pour ces deux films, Lean s'assure la présence des meilleurs techniciens anglais et la participation d'acteurs comme John Mills (Pip adulte), Jean Simmons (Estella enfant) ou de Robert Newton (Bill Sikes) et Alec Guinness (présent dans les deux films incarnant, Herbert Pocket et Fagin). Ronald Neame et David Lean qui avaient assisté en 1939 aux représentations des *Grandes espérances* avec Alec Guinness, s'étaient

promis d'en faire un film après la guerre. A l'écran ils mettent en image le romantisme gothique de Dickens à travers des décors aux perspectives écrasantes dans un univers d'ombres et de lumières : un cimetière dans la brume et l'apparition du gigantesque forçat évadé, Magwitch devant le jeune Pip ou la demeure moisie de Miss Havisham assise en robe de mariée devant son dîner de noces couvert de toiles d'araignées. Le chef décorateur John Bryan et le chef opérateur Guy Green « oscarisés » pour avoir si bien rendu l'Angleterre victorienne rejoignent ensuite le plateau d'*Oliver Twist* qui ressuscite la révolution industrielle et les rues labyrinthiques du vieux Londres où sévit Fagin, professeur de vol à la tir. Alec Guinness affublé d'un long nez en poussant ce personnage de vieux juif jusqu'à la caricature se voit suspecter d'antisémitisme aux Etats-Unis, si bien que le film ne sort là-bas qu'en 1951 et dans une version tronquée de plusieurs minutes et sans ce personnage.

La même équipe John Bryan, Guy Green et David Lean met en scène à deux reprises Ann Todd qui après Kay Walsh (comédienne dans *Ceux qui servent en mer*, *Heureux mortels* et *Oliver Twist*) va devenir en 1949 la nouvelle épouse de Lean. Ann Todd révélée par *Le septième voile* (Compton Bennett 1945) de retour d'Hollywood après *Le procès Paradine* (Alfred Hitchcock 1947) est l'héroïne des **Amants passionnés** (*The Passionate Friends* 1949). Nouvelle adaptation du roman de H.G.Wells, variation sur le thème de l'infidélité, déjà abordée dans *Brève rencontre*.



Claude Rains (le mari) – Ann Todd (la femme) et Trevor Howard (l'amant) - *Les Amants passionnés*

Structuré en flashbacks, c'est l'histoire d'un couple déchiré entre amour et trahison, passion et sécurité. Mariée à un homme plus âgé, un riche banquier (Claude Rains) une femme est partagée entre l'amour et la sécurité affective, elle retrouve un amant plus jeune, son ancien amour (Trevor Howard) mais contrairement à *Brève rencontre*, jeune et riche elle évolue dans des décors chics, et la fin est plus heureuse.

Ann Todd persuade ensuite David Lean de réaliser **Madeleine** (*Madeleine* 1950). Une histoire inspirée d'un fait divers qui avait passionné l'Ecosse de 1857. Une jeune fille de bonne famille de Glasgow se voit d'abord accusée d'avoir empoisonné son amant français avant d'être acquittée faute de preuves. La beauté glacée d'Ann Todd est parfaite pour le rôle. Lean renoue avec l'ère victorienne et trace un portrait ambigu.

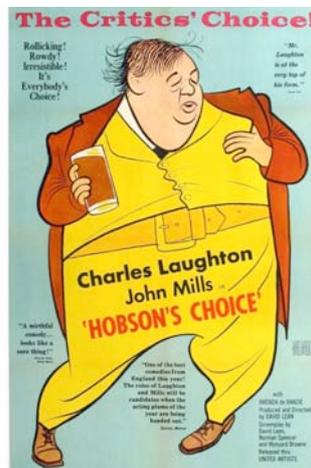
Les lourdes pertes de la Rank provoquent l'effondrement des producteurs indépendants alors sous son soutien comme Cineguild. David Lean se tourne vers London Films et

le producteur Alexandre Korda pour entreprendre deux films. **Le Mur du son** (*The Sound Barrier* 1951) au style documentaire de ses débuts, il suit un personnage très « leanien » (incarné par Ralph Richardson) animé par une passion dévorante : construire un avion supersonique sacrifiant à la fois sa famille et son équilibre mental. Le réalisateur donne son dernier rôle (plus secondaire ici) à Anne Todd (dont il vient de divorcer) et commence une nouvelle collaboration avec le chef opérateur Jack Hildyard (qui l'accompagnera sur ses trois projets suivants).

Alexandre Korda propose d'adapter pour la troisième fois la pièce d'Harold Brighouse, **Chaussure à son pied** (*Hobson's Choice* 1954) une comédie dédiée à un acteur fétiche de Korda : Charles Laughton. L'histoire d'un roi Lear de province de la fin du 19e siècle, Henry Hobson maître bottier porté sur la bouteille qui exploite ses filles. Avare il refuse de leur donner une dot et voit son aînée lui désobéir pour filer avec le meilleur artisan du magasin, Willie Mossop (John Mills). Pour restituer l'atmosphère authentique il tourne en décors naturels à Salford (Lancashire) là où l'action de la pièce se situe. Ce souci d'authenticité cinématographique amènera désormais David Lean à tourner dans le monde entier.



Le Mur du son



Chaussure à son pied



Vacances à Venise

La première étape est Venise pour **Vacances à Venise** (*Summertime* 1955). Pour la première fois dans son oeuvre, le décor joue un rôle actif. Venise vue par les yeux naïfs d'une touriste américaine (Katharine Hepburn), métamorphose la secrétaire vieille fille et la laisse se faire séduire par un bel italien (Rossano Brazzi). Une nouvelle brève rencontre pour David Lean. Ce portrait de femme superbement photographié en couleur par Jack Hildyard est bien reçu outre-Atlantique. Cette première production internationale marque un changement de cap dans la carrière de David Lean qui choisira de traiter par la suite des sujets historiques davantage adaptés à une projection sur écran large et en Cinémascope.

Sam Spiegel producteur d'*African Queen* (1952) et de *Sur les quais* (1954) propose à David Lean un script dont personne ne veut, une adaptation du roman de Pierre Boulle **Le Pont de la rivière Kwai** (*The Bridge on the River Kwai* 1957) et present en lui, un maître du grand spectacle. Le cinéaste accepte à condition de pouvoir le réécrire. Il signe un contrat avec la société de Spiegel, Horizon Pictures, elle-même liée par contrat avec Columbia Pictures qui distribue et finance le film. Lean s'associe à Michael Wilson pour reprendre le scénario de Carl Foreman (deux noms d'auteurs « blacklistés » qui disparaissent du générique pour cause de maccarthysme). En 1943, un régiment britannique est fait prisonnier dans un camp japonais situé en pleine jungle birmane. Le colonel anglais Nicholson (Alec Guinness) et ses hommes

sont sommés par le colonel Saïto (Sessue Hayakawa) de construire un pont. Tourné sur l'île de Ceylan (Sri Lanka) et avec un budget de 3 millions de dollars, le film se concentre d'abord sur la construction de ce décor magistral mais aussi sur le conflit psychologique entre les deux hommes. Sur la figure ambiguë de Nicholson : est-il un traître ou un fou acceptant d'apporter son concours à l'édification d'un pont pour redonner une dignité à ses hommes. La composition d'Alec Guinness est récompensée d'un Oscar et le film est un succès international qui remporte six autres statuettes (meilleur film, réalisateur, photo, scénario adapté, montage et musique).



Alec Guinness – *Le Pont de la Rivière Kwai*

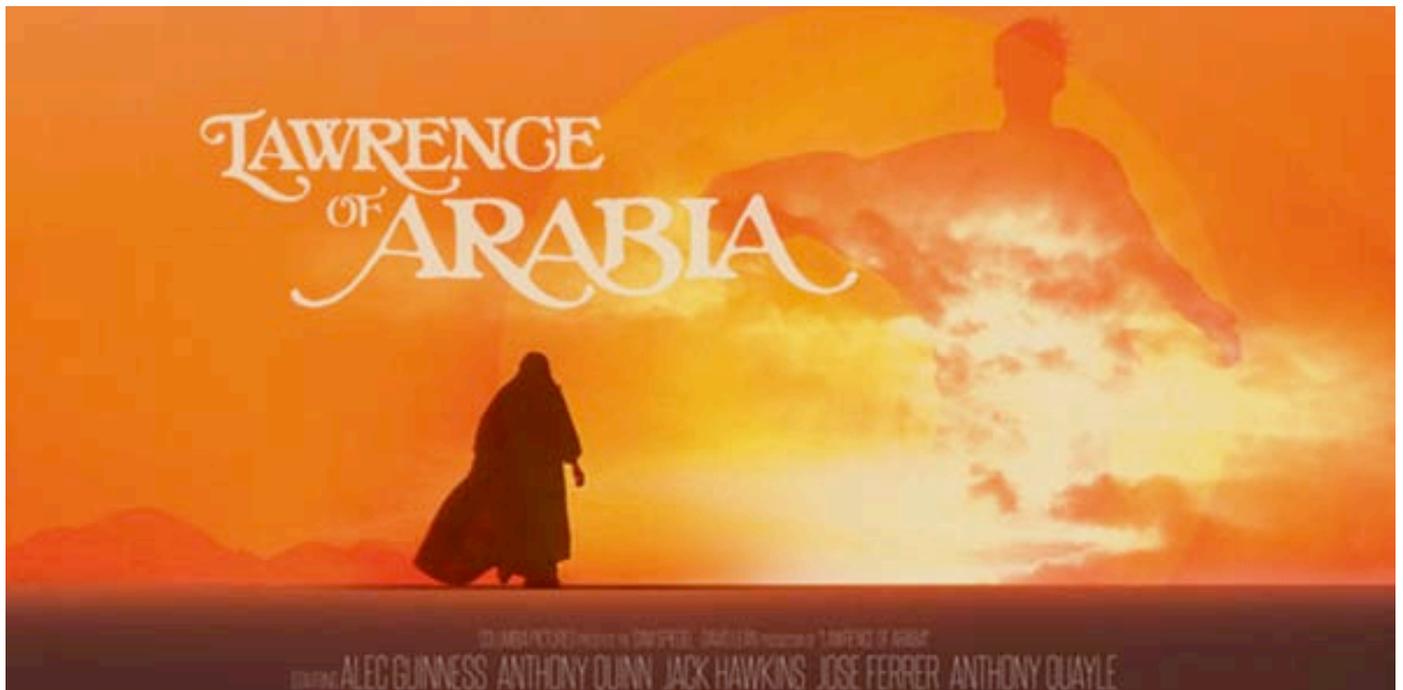
Les difficultés de ce tournage à Ceylan vont être effacées par le film le plus ambitieux du cinéaste : **Lawrence d'Arabie** (*Lawrence of Arabia* 1962). Tourné en plein désert et pendant plus d'un an (de mai 1961 à octobre 1962), au Maroc, en Syrie, en Espagne à Almeria pour les séquences du désert, mais aussi place d'Espagne à Séville pour reconstituer les quartier Généraux britanniques du Caire, en Angleterre dans le Surrey pour la séquence d'ouverture à moto, à Londres, Cathédrale Saint Paul pour les funérailles du héros mais aussi dans les studios de Shepperton. Sam Spiegel mégalomane de génie parvient à convaincre le roi Hussein, apparenté au prince Fayçal (un des personnages du film) de laisser le tournage s'effectuer en Jordanie et de pouvoir utiliser les soldats de son armée comme figurants.

Cette super-production de 15 millions de dollars évoque le destin de Thomas Edward Lawrence, jeune cartographe en fonction au Caire pendant la Première Guerre Mondiale qui partit conseiller les Arabes du chérif Fayçal de se révolter contre les turcs de l'Empire ottoman (alors alliés aux Allemands). Sa passion du désert et sa connaissance du terrain le poussent à vouloir fonder une nation arabe indépendante même si cela ne coïncide plus avec les intérêts du royaume britannique. Le script s'appuie sur les mémoires de T.E. Lawrence, *Les sept piliers de la sagesse* qui raconte la révolte arabe. Lean confie l'écriture à Robert Bolt, ancien professeur d'histoire, auteur de pièces radiophoniques, qui vient de connaître le succès au théâtre avec *Thomas More* (*A Man for All Seasons* 1960).

Peter O'Toole qui vient tout juste de débiter au cinéma dans *Le jour où l'on dévalisa la banque d'Angleterre* (John Guillermin 1960) est choisi pour immortaliser cet aventurier hors du commun alors que d'autres acteurs plus connus comme Dirk Bogarde, Albert Finney ou Marlon Brando, étaient pressentis. Autour de lui débute un

autre jeune acteur, l'égyptien Omar Sharif, entouré d'Anthony Quinn, de Claude Rains et du fidèle Alec Guinness qui interprète le prince Fayçal. *Lawrence d'Arabie* confronte l'individu à l'immensité de la nature, du désert et de l'Histoire. C'est un des rares films conçus aux dimensions du format 70mm et aussi la première collaboration de Lean non seulement avec le scénariste Robert Bolt mais aussi le chef opérateur Freddie Young et le jeune compositeur français Maurice Jarre (Lean les retrouve tous les trois pour ses deux films suivants). La beauté des images et la mise en scène de Lean sont couronnées à nouveau aux Oscars par sept statuettes (meilleur film, réalisateur, direction artistique, photographie, montage, son et musique).

Le film est un succès mondial et reste un des chefs d'oeuvre du 7e Art. Il connaîtra une seconde carrière en 1989 dans une version inédite avec 21 minutes supplémentaires montées et supervisées par David Lean pour le Festival de Cannes 1989 et l'année passée pour son 50e Anniversaire dans une nouvelle version restaurée et numérisée en 4K.



*Lawrence d'Arabie* - Affiche internationale du 50e Anniversaire

Après les batailles au coeur du désert, Lean s'attaque aux étendues neigeuses de la Russie divisée par la révolution dans *Le Docteur Jivago* (*Dr Zhivago* 1965). Omar Sharif est Youri Jivago, un médecin partagé entre l'amour de Tonya (Geraldine Chaplin) la fille de ses parents adoptifs et celui de Lara (Julie Christie) belle infirmière qu'il retrouve sur le front pendant la Première Guerre mondiale. David Lean reprend le schéma de la romance contrariée proche de ses *Amants passionnés*.

Rod Steiger, Tom Courtenay et Alec Guinness font aussi partie de cette distribution de personnages russes retraçant une Révolution russe entièrement tournée en Finlande, au Canada et en Espagne dans la banlieue de Madrid. Une rue moscovite de 800m, avec un tramway, un viaduc et une réplique miniature du Kremlin, est construite. Le film est porté par un autre producteur mégalomane l'italien Carlo Ponti qui depuis plusieurs années s'est fait céder les droits du roman de Boris Pasternak pour le compte de la MGM.

*Le Docteur Jivago* est un énorme succès, le plus important dans la filmographie de David Lean et le second au box office de la MGM juste après *Autant en emporte le vent* (Victor Fleming 1939). Le film demeure célèbre pour la splendeur de ses décors et de ses costumes, mais aussi pour la chanson de Lara et la musique originale

composée par Maurice Jarre qui remporte un nouvel Oscar (le film étant récompensé à cinq reprises pour l'adaptation, la photographie, les décors, et les costumes).



David Lean entre Geraldine Chaplin et Julie Christie et ses comédiens – *Le Docteur Jivago*

Suit ***La Fille de Ryan*** (*Ryan's Daughter* 1970) qui est un échec commercial et qui met provisoirement un terme à la carrière du cinéaste. Dans les années 70, avec Robert Bolt et le producteur Dino de Laurentiis, Lean travaille à une nouvelle version des *Révoltés du Bounty*. Un projet avortée que Roger Donaldson finit par mettre en scène en 1984 avec Mel Gibson en Christian Fletcher et Anthony Hopkins en capitaine Bligh.

La même année où David Lean réalise enfin son dernier opus, (quatorze ans après ***La Fille de Ryan***), il s'attaque à un nouveau sujet exotique, historique et littéraire dans lequel il excelle : ***La Route des Indes*** (*A Passage to India* 1984). Un roman de E.M. Forster qui aux antipodes d'un Rudyard Kipling, pose le problème d'une entente possible entre Anglais et Hindous. Lean mêle une dernière fois l'intime, l'individu et l'Histoire. Au temps de l'empire des Indes, entre nationalisme et domination coloniale, il trace un dernier portrait de femme (Judy Davis) venue en Inde pour épouser un jeune magistrat anglais. Partie à la découverte de ce monde nouveau, de l'Inde profonde en compagnie d'une vieille dame anglaise (Peggy Aschcroft), une « brève rencontre » avec un jeune médecin indien va bouleverser son parcours. La critique internationale salue ce film testamentaire qui récolte onze nominations aux Oscars (dont trois pour David Lean, réalisateur, scénariste et monteur - son premier métier) mais les statuettes reviennent à Peggy Aschcroft (Meilleur Second Rôle féminin) et une troisième fois à son complice, Maurice Jarre.

Cette même année il est fait Chevalier par la Reine Elisabeth II et après avoir beaucoup voyagé à travers le monde, il s'installe à nouveau et définitivement à Londres. En 1990 L'American Film Institute lui décerne le Life Achievement Award et en décembre, l'auteur au cinéma de nombreuses « brèves rencontres » et le metteur en scène de plusieurs « amants passionnés » se marie une sixième et dernière fois (en décembre) avec Sandra Cooke, sa nouvelle compagne depuis cinq ans.

Quand il meurt le 16 avril 1991 à Londres d'une pneumonie consécutive à un cancer de la gorge, Sir David Lean est sur le point de commencer le tournage de ce qui aurait pu être son ultime chef d'oeuvre : ***Nostramo***, un roman de Joseph Conrad que le

producteur français Serge Silbermann allait financer et transposer au Mexique. Comme un hommage et un clin d'oeil au début de *Lawrence d'Arabie*, une messe en souvenir de David Lean est célébrée à la Cathédrale Saint Paul le 3 octobre 1991 (comme pour son illustre héros). Plusieurs musiques de ses films sont jouées par le Royal Philharmonic Orchestra conduit par son ami, Maurice Jarre.

## DAVID LEAN PARLE DE SON METIER

*« Si je mets aussi longtemps à faire un film, c'est parce que je passe beaucoup de temps à travailler sur le scénario avec le scénariste. Excepté Docteur Jivago, j'ai souvent participé moi-même assez largement à l'écriture du scénario. »*

*« Ce qui est important dans le tournage, c'est de contrôler les gens qui travaillent avec vous, d'encourager leurs initiatives ou de les refuser, si besoin est. Cela vaut pour la photographie et le son. Et bien sûr pour les acteurs, puisque c'est à travers eux que vous faites passer votre point de vue. Et c'est de cette manière que vous réussissez à exprimer votre goût personnel, à mettre votre empreinte sur le film ».*



David Lean à ses débuts période anglaise

*« Avant tout, le metteur en scène est celui qui choisit ce que voit le spectateur, et le moment où il le voit. Il décide si vous le verrez en gros plan ou en plan d'ensemble, de dos ou de face; il décide si la scène sera sombre ou lumineuse; si le rythme en sera lent ou rapide. Et tout cela a un effet sur le spectateur, bien entendu ».*

*« Je ne suis pas un réalisateur à messages. Je laisse ça aux philosophes. Je considère que mon rôle est de divertir les gens ».*

*« Il m'arrive souvent de penser que je suis démodé. Et cela me désole. Mais j'aime avoir une bonne histoire à raconter, bien solide. J'aime qu'il y ait un début, un milieu et une fin. J'ai vu pas mal de ces nouveaux films qui ressemblent à des journaux intimes. Ils se moquent de la construction dramatique. Et moi je dois dire que j'aime une bonne construction dramatique. J'aime être pris par l'intrigue quand je vais au cinéma. J'aime être ému ».*

Extrait d'*Interviews with films directors* par Andrew Sarris et Bob Merrill (1967)

## SARAH MILES (Rosy Ryan)

« Il y a quelques années je suis retournée à Dingle où **La Fille de Ryan** avait été tourné. C'est l'expérience la plus émouvante de ma vie, je n'en n'attendais rien... Mais le film est devenu mythique là-bas, les enfants me sautaient au cou pour m'embrasser, me toucher. Il y avait des photos de moi dans tous les magasins, j'avais l'impression d'être Lady Di ! A l'époque **La Fille de Ryan** était intemporel c'est pourquoi il a été démoli, il n'était pas à la mode mais ce qu'il y a de dangereux avec les modes c'est qu'elles changent».

Sarah Miles



Sarah Miles – la femme (la fille de Tom Ryan) Rosy Ryan

Sarah Miles est née le 31 décembre 1941 à Ingatestone dans l'Essex. A quinze ans elle entre à la Royal Academy of Dramatic Arts de Londres et débute au cinéma comme Terence Stamp dans *Le Verdict* (1962) de Peter Glenville. Elle incarne une étudiante qui tombe amoureuse de son professeur Laurence Olivier (avec qui elle a vraiment une aventure) et peu après un autre acteur Laurence Harvey lui propose un rôle dans sa première réalisation, *La Cérémonie* (1963).

Mais c'est dans le troublant *The Servant* (1963) de Joseph Losey qu'elle attire l'attention en soubrette accompagnant Dirk Bogarde, le dévoué valet de James Fox. Dans *Ces merveilleux fous volants dans leur drôles de machines* (1965) de Ken Annakin elle décroche le rôle féminin principal au milieu d'un casting masculin international (Stuart Whitman, Gert Fröbe, Alberto Sordi, Jean-Pierre Cassel et encore James Fox avec qui elle a une aventure). Dans *Blow Up* de Michelangelo Antonioni (1967), Palme d'or au Festival de Cannes, elle apparaît plus en retrait derrière David Hemmings, Vanessa Redgrave et le swinging London.

Robert Bolt son mari (dramaturge et scénariste) en proposant à David Lean une adaptation de *Madame Bovary* offre aussi à Sarah Miles un rôle sur mesure : l'épouse adultère de **La Fille de Ryan**. Elle décroche une nomination de la meilleure actrice aux Oscars de 1971 que Glenda Jackson remporte pour *Love* de Ken Russell. Peu après Robert Bolt réalise et écrit pour sa femme son premier film : *Lady Caroline Lamb* (1972), le portrait d'une aristocrate écrivaine du 19e siècle ayant eu une liaison tumultueuse avec Lord Byron (Richard Chamberlain). Dans le film suivant *La Méprise*

d'Alan Bridges (1973) elle incarne à nouveau une aristocrate qui s'éprend cette fois-ci de son chauffeur.

Mariée à deux reprises avec Robert Bolt (de 1967 à 1975, ils divorcent pour se remarier de 1988 à 1995 jusqu'à la mort de Bolt) Sarah Miles n'a pas toujours bonne réputation. Comme dans ses films et ses personnages, un parfum de scandale l'entoure. Elle avoue plusieurs liaisons de Robert Mitchum à Steven Spielberg en passant par Burt Reynolds. Dans *Le fantôme de Cat Dancing* (1975) de Richard C. Sarafian, David Whiting, un de ses partenaires masculins amoureux d'elle et jaloux de Burt Reynolds, est retrouvé mystérieusement mort dans sa chambre d'hôtel. Elle se retrouve accusée puis acquittée du meurtre. Le scandale éclaboussant sa carrière cinématographique elle se tourne un peu plus vers la télévision et le théâtre et commence même une carrière d'écrivain (elle écrit plusieurs volumes autobiographiques et des romans pour enfants).

Elle participe cependant à plusieurs films : un remake du *Grand sommeil* (1978) qui réunit autour d'elle le casting de **La Fille de Ryan** (Robert Mitchum et John Mills). Elle tourne *Priest of love* (1981) de son frère Christopher Miles. Mais seul John Boorman réussit à la faire revenir au cinéma pour un rôle à sa mesure, celui d'une mère courage pendant la Seconde Guerre mondiale dans *Hope and Glory* (1987).

A 71 ans, Sarah Miles vit toujours dans le Sussex, dans le manoir du 11e siècle qu'elle avait acheté avec l'homme de sa vie (de quinze ans son aîné comme Rosy dans **La Fille de Ryan**) : Robert Bolt.

## **ROBERT MITCHUM (Charles Shaughnessy)**

« *Mes rôles de Cérémonie secrète ou **La Fille de Ryan** étaient parait-il inoubliables. Et alors ? C'est toujours moi, non ? Je suis le travailleur le plus discipliné de ce métier : toujours à l'heure, jamais de mauvaise humeur... Mais ce que je veux c'est éviter de perdre mon temps. Comme pour **La Fille de Ryan**. On était là 400 personnes attendant des jours et des jours l'arrivée problématique d'une mouette. C'est pas sérieux !... »*

Robert Mitchum

Robert Mitchum est né le 6 août 1917 à Bridgeport dans le Connecticut. Son enfance est marquée par la disparition prématurée de son père, un cheminot d'origine irlandaise. Il traverse plusieurs écoles, il fait sa première fugue à 14 ans. En 1933 pendant la grande crise il se retrouve mineur en Pennsylvanie puis émigre sur la côte ouest où il s'essaye au théâtre, écrit des saynètes pour enfants ou des « lyrics » pour comédies musicales.

En 1942 il débute à l'écran dans des westerns de série B et des vaudevilles, mais on le remarque vraiment dans *Trente secondes sur Tokyo* (1944) de Mervyn Le Roy puis *Les Forçats de la gloire* (1945) de William Wellman. Sa première et dernière nomination aux Oscars dans une carrière riche de plus de cent vingt films.

Il incarne l'aventurier type du cinéma américain ou le héros contre son gré. Mitchum fait le trait d'union entre deux générations d'acteurs : il succède aux Bogart des films noirs des années 40 et aux John Wayne des westerns tout en annonçant les rebelles des années 50 (Brando, Dean ou Newman). Sous contrat avec la RKO pendant dix ans Robert Mitchum ne sait pas dire non à Howard Hughes et enchaîne rôles sur rôles avec les plus grands réalisateurs.

Frère mystérieux dans *Lame de fond* (1946) de Vincente Minnelli, psychopathe dans *Le Médaillon* (1946) de John Brahm, homme traqué par le destin dans *La vallée de la*

peur (1947) de Raoul Walsh, ancien détective rattrapé par son passé dans *Pendez-moi haut et court* (1947) de Jacques Tourneur, solitaire désabusé dans *Ciel rouge* (1948) de Robert Wise, faux coupable accusé d'être un gangster dans *Ca commence à Vera Cruz* (1949) de Don Siegel, joueur sosie d'un gangster dans *Fini de rire* (1951) de John Farrow, chercheur de bagarre dans *Macao* (1952) de Josef Von Sternberg, ancienne gloire du rodéo dans *Les Indomptables* (1952) de Nicholas Ray, candidat gigolo dans *Un si doux visage* (1952) d'Otto Preminger, boxeur amoureux de la compagne d'un gangster dans *Passion sous les tropiques* (1953) de Rudolph Maté ou à la tête d'un radeau dans *La rivière sans retour* (1954) d'Otto Preminger.

Mitchum incarne le séducteur triomphant ou vulnérable et dans ces films, ses partenaires féminines se succèdent : Katharine Hepburn, Laraine Day, Teresa Wright, Jane Greer, Barbara Bel Geddes, Jane Russell, Susan Hayward, Jean Simmons, Linda Darnell ou Marilyn Monroe. Mais Robert Mitchum impose à tout jamais, sa silhouette (grand, il mesure 1 mètre 85 et massif il pèse 90 kilos) et sa démarche inquiétante dans *La nuit du chasseur* (1955). Unique film réalisé par l'acteur Charles Laughton, face à Shelley Winters et la star du muet, Lillian Gish, il est Harry Powell, le prédicateur fou qui poursuit deux enfants pour récupérer un magot. Le scénario signé James Agee est tiré du roman éponyme de Davis Grubb. Plus tard Mitchum aurait dit qu'il était le préféré de sa filmographie.



Robert Mitchum – le mari – Charles Shaughnessy

En 1957, il signe un contrat avec Capitol Records et enregistre avec succès un album « Calypso is like so... » reprenant la célèbre chanson « Mathilda » de Harry Belafonte. L'année suivante, il écrit son unique scénario *Thunder Road*, un film qu'il co-produit, co-réalise avec Arthur Ripley. Acteur principal, il y incarne un vétéran de la guerre de Corée qui reprend une affaire d'alcool de contrebande. Pour ce film il enregistre aussi un 45 tours : *The ballad of Thunder Road/My honey's loving arms*.

Malgré son allure inquiétante, Robert Mitchum sait aussi faire preuve d'un certain talent pour la comédie en s'associant à deux reprises à Deborah Kerr. D'abord en Marine coincé sur une île du Pacifique avec une bonne soeur dans *Dieu seul le sait* (John Huston 1957) puis en millionnaire américain marié (à Jean Simmons) tombant sous le charme d'une Lady elle aussi mariée (à Cary Grant) dans *Ailleurs l'herbe est plus verte* (Stanley Donen 1960). Il sait aussi se montrer surprenant en éleveur de

moutons voyageant avec femme (encore Deborah Kerr) et enfants, à travers le désert australien dans *Horizons sans frontière* (Fred Zinnemann 1960). La même année, il tient sans doute l'un de ses plus beaux rôles dans *Celui par qui le scandale arrive* de Vincente Minnelli où il est ce patriarche influent, un homme à femme qui tyrannise son épouse (Eleanor Parker), son fils (George Hamilton) et son fils bâtard (George Peppard).

Il a 43 ans et a déjà tourné dans plus d'une cinquantaine de films. Et s'il continue de camper pour les plus grands réalisateurs (Hawks, Zannuck ou Thompson) ses personnages habituels, de militaire (*Le jour le plus long*) de shérif (*El Dorado*) ou de psychopathe (*Les Nerfs à vif*) il commence à faire incursion dans des univers plus étranges. Celui de Joseph Losey pour *Cérémonie Secrète* (1966) mis à nu entre une prostituée en manque d'enfant (Elizabeth Taylor) et une nymphomane en manque de mère (Mia Farrow). Il finit par se plier à l'univers plus romantique de David Lean pour ***La Fille de Ryan*** (1970) apparaissant sous un jour plus sensible et touchant, celui du mari trompé et vulnérable sentimentalement.

En vieillissant et au cours des années 70, sa carrière trouve un second souffle.

On peut citer : *Les copains d'Eddie Coyle* (Peter Yates 1973), *Yakuza* (Sidney Pollack 1974) *Le dernier nabab* (Elia Kazan 1976). Il incarne deux fois le héros de Chandler Philip Marlowe, dans *Adieu ma jolie* (Dick Richards 1975) et *Le grand sommeil* (remake de Michael Winner 1978). *Maria's Lovers* (Andreï Kontchalovski 1984), *Mr. North* (Danny Huston 1988) ou *Présumé dangereux* (Georges Lautner 1990). Plus récemment, il a une participation plus modeste dans *Les Nerfs à vif* version Martin Scorsese (1991) ou dans le western poétique, *Dead Man* (Jim Jarmusch 1995).

Robert Mitchum meurt le 1er juillet 1997 d'un cancer du poumon (la veille d'une autre légende hollywoodienne James Stewart), marié à la même femme depuis 1940 alors qu'il avait serré dans ses bras les plus belles stars du 7e art. Il n'aimait pas répéter, n'appréciait pas les réalisateurs, encore moins les acteurs adeptes de la Méthode car il préférait la spontanéité, le jeu naturel et être lui-même à l'écran.

Mitchum disait : « J'ai tout joué, à l'exception des nains et des travestis ! »

## **TREVOR HOWARD (Père Hugh)**

Trevor Howard (1913-1988) étudie le théâtre à la Royal Academy of Dramatic Arts et se produit sur les planches jusqu'au début de la Seconde guerre mondiale. Il débute au cinéma avec Carol Reed dans *L'héroïque parade* (1944) et avec Anthony Asquith dans *Le Chemin des étoiles* (1945) mais c'est David Lean qui lui offre son vrai premier rôle, sans doute le plus marquant de sa carrière : le médecin de province marié qui tombe amoureux de Celia Johnson dans *Brève rencontre* (1946). Peu après, il lui propose un rôle similaire dans *Les Amants passionnés* (1949) face à Anne Todd.

Après deux thrillers réalisés par le duo Frank Launder et Sidney Gilliat *L'étrange aventurière - I See a Dark Stranger* (1945) et *La couleur qui tue* (1946), son visage décidé et son allure un peu rigide lui font abandonner les compositions romantiques pour incarner des policiers ou des militaires, à la fois autoritaire ou baroudeur.

L'officier à la poursuite d'Orson Welles dans la Vienne du *Troisième homme* (1949) de Carol Reed; l'inspecteur de police opiniâtre dans *Les amants du Tage* (1955) d'Henri Verneuil, adaptation du roman de Joseph Kessel; le commandant d'un remorqueur dans *La Clé* (1958) de Carol Reed (rôle récompensé d'un BAFTA – le César anglais); l'impressionnant capitaine Bligh dans le remake des *Révoltés du Bounty* (1962) de Lewis Milestone face à Marlon Brando en Christian Fletcher; le major anglais aux

côtés de Frank Sinatra dans *L'Express du colonel Von Ryan* (1965) de Mark Robson; le colonel des services secrets qui recrute Marlon Brando, déserteur allemand au nom de code de *Morituri* (1965) de Bernhard Wicki; le colonel hussard anglais de la Guerre de Crimée dans *La charge de la brigade légère* (1968) de Toni Richardson; Keith Park, défenseur aérien de Londres dans *La bataille d'Angleterre* (1969) de Guy Hamilton; le policier qui malmène un suspect dans *The Offence* (1972) de Sidney Lumet et l'ancien militaire qui reprend du service dans *Le commando de sa majesté* (1980) d'Andrew McLaglen.

Pour David Lean dans *La Fille de Ryan* (1970) il change d'uniforme et enfile la soutane du père Hugh Collins, à la fois confident de Rosy Ryan et rebelle irlandais.



John Mills et Trevor Howard - seconds rôles dans *La Fille de Ryan* et Sarah Miles

Pour Luchino Visconti il interprète Richard Wagner, le compositeur préféré de Louis II de Bavière dans *Ludwig le crépuscule des dieux* (1972). Dans les années 80, les réalisateurs lui confient des rôles plus secondaires : dans *Superman* (1978) de Richard Donner, *Gandhi* (1982) de Richard Attenborough ou *Sur la route de Nairobi* (1986) de Michael Radford. Il interprète son dernier rôle l'année suivante dans *The dawning* (1987) de Richard Knights un film sur le thème du conflit... irlandais.

Trevor Howard fut nommé une seule fois à l'Oscar en 1960 pour *Amant et fils* de Jack Cardiff.

## **JOHN MILLS (Michael)**

John Mills (1908-2005) occupe une place privilégiée dans le cœur des cinéphiles anglais car il est resté fidèle aux studios britanniques toute sa carrière. Son visage franc et déterminé le prédestine pour incarner les héros de guerre.

Il débute dans *Ceux qui servent en mer* (1942) de David Lean et Noel Coward, puis suivent *Plongée à l'aube* (1943) et *Le Chemin des étoiles* (1945) tous deux signés Anthony Asquith et *Un soir de rixe* (1944) de Sidney Gilliat. La popularité des films de guerre se prolongeant durant les années 50 et 60, John Mills ne manque pas de rôles : *Les indomptables de Golditz* (Guy Hamilton 1954), *Dunkerque* (Leslie Norman 1958), *Les fanfares de la gloire* (Ronald Neame 1960) *Opération Crossbow* (Michael Anderson 1965) et *Dieu que la guerre est jolie*, une critique la Première Guerre mondiale traitée sous forme de comédie musicale (Richard Attenborough 1969). John

Mills retrouvera Attenborough pour *Les Griffes du lion* (1972) et *Gandhi* (1982). Outre les militaires, il apparaît aussi en prêtre déterminé face à Dirk Bogarde, bandit du *Cavalier noir* (Roy Ward Baker 1961) ou en père de famille aventurier du bout du monde dans *Les Robinsons des mers du Sud* (Ken Annakin 1960).

Il tourna à cinq reprises devant la caméra de David Lean. Après avoir débuté en marin dans *Ceux qui servent en mer* (1942), il apparaît dans sa seconde réalisation, *Heureux mortels* (1944) au sein d'une famille anglaise de l'entre deux guerres. Dans *Les Grandes espérances* (1946) où avec sa petite taille, il incarne merveilleusement Pip, le héros adulte de Dickens, puis compose un Willy Mossop, charmant et révolté contre son patron Henry Hobson (Charles Laughton) dans la comédie *Chaussure à son pied* (1952). Un rôle qui reste le préféré de sa carrière, mais c'est avec celui de Michael, le fou du village de *La Fille de Ryan* (1970) qu'il inscrit son nom au palmarès des Oscars en remportant celui du Meilleur Second Rôle masculin.

## **DAVID LEAN – MAURICE JARRE UN TANDEM DE CINEMA**

*" David Lean savait très bien où utiliser la musique. Dans le script original, il y avait déjà des indications très précises sur l'endroit où la musique devait débuter et finir. Il voulait que la musique vienne sans qu'on la sente venir, qu'on ne l'entende ni arriver ni partir. Pendant les enregistrements il était toujours là avec moi et l'orchestre. Il me faisait toujours venir sur les tournages et j'assistais avec lui à la projection des rushes."*

Maurice Jarre



David Lean et Maurice Jarre

## **MAURICE JARRE UN FRANCAIS A HOLLYWOOD**

Fils du directeur technique de la Radio de Lyon, André Jarre, Maurice naît le 13 septembre 1924 et débute la musique assez tardivement, à l'âge de seize ans. Contre la volonté de son père, il part étudier les percussions, la composition et l'harmonie au Conservatoire de Paris. Il est l'élève du compositeur Arthur Honegger et de Joseph Martenot, l'inventeur des Ondes Martenot, un des premiers instruments de musique électronique à travers lequel il va souvent s'illustrer.

Timbalier de l'orchestre de la Radiodiffusion française entre 1946 et 1950, il se fait connaître pour ses musiques de scènes au Théâtre National Populaire de Paris de Jean Vilar qu'il sert pendant 12 ans, avant de s'orienter pleinement vers le cinéma.

Il écrit ses premières musiques de film pour les courts métrages des jeunes réalisateurs de l'époque : George Franju (*Hôtel des Invalides*), Alain Resnais (*Toute la mémoire du monde*), Jacques Demy (*Le bel indifférent*) ou Jean-Paul Rappennau (*Chronique provinciale*). Il accompagnera ensuite Franju dans presque tout ses longs métrages : *La tête contre les murs* (1959), *Les yeux sans visage* (1959), *Plein feux sur l'assassin* (1960), *Thérèse Desqueyroux* (1962) et *Judex* (1964).



Maurice Jarre à ses débuts

Il compose pour Serge Bourguignon la musique des *Dimanches de Ville d'Avray* (1962) l'étrange histoire d'amitié entre une orpheline et un aviateur amnésique (Hardy Krüger). Sa carrière bascule lorsque le film remporte l'Oscar du Meilleur film étranger et le fait connaître à Hollywood.

On lui propose aussitôt d'écrire la musique de superproductions internationales comme *Le jour le plus long* de Darryl F. Zanuck et avec *Lawrence d'Arabie* de David Lean, il remporte son premier Oscar de la Meilleure musique de film en 1963. Installé à Los Angeles, il va proposer une approche à l'opposé des traditions hollywoodiennes. Aux grands orchestres, il préfère les petites formations à l'image de ces orchestres de chambre, auxquelles il aime ajouter de subtiles touches insolites faites de sonorités électroniques et de musique concrète. Jarre affectionne les collaborations fidèles. Avec David Lean qu'il accompagne pour quatre films (*Lawrence d'Arabie*, *Le Docteur Jivago*, *La fille de Ryan* et *La route des Indes*, qui le couronne de trois Oscars) ou plus tard avec le réalisateur australien, Peter Weir qu'il retrouve sur cinq films (*L'année de tous les dangers*, *Witness*, *Mosquito Coast*, *Le cercle des poètes disparus* et *Etat second*).

Son impressionnante filmographie comporte d'autres grandes rencontres et collaborations avec des cinéastes de renom : John Huston (*L'Homme qui voulut être roi*, *Juge et hors la loi*, *Le Piège* et *Phobia*), John Frankenheimer (*Grand prix*, *L'homme de Kiev* et *Le Train*), Richard Fleisher (*Drame dans un miroir*, *Le grand risque* et *Mandingo*), Richard Brooks (*Les Professionnels*), Terence Young (*Soleil rouge*), Henry Hathaway (*Cinq cartes à abattre*) William Wyler (*L'Obsédé*), Alfred Hitchcock (*L'Etau*), René Clément (*Paris brûle-t-il ?*), Paul Newman (*De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites*), Elia Kazan (*Le dernier nabab*), Luchino Visconti (*Les Damnés*), Volker Schlöndorff (*Le Tambour*, *Le Faussaire*), Robert Enrico (*Au nom de tous les miens*), Clint Eastwood (*Firefox*, *l'arme absolue*),

Adrian Lyne (*Liaison fatale* et *L'Echelle de Jacob*), Michael Cimino (*Sunchaser*), etc. Le 5 février 2008, Maurice Jarre reçoit un Ours d'or attribué pour l'ensemble de sa carrière. Une distinction inédite décernée à un compositeur par le Festival international du film de Berlin. Il décède le 29 mars 2009 à Los Angeles.



Maurice Jarre et la partition du *Cercle des poètes disparus* (Peter Weir 1989)

## LA MUSIQUE DE LA FILLE DE RYAN

Pour la composition de *La Fille de Ryan*, Maurice Jarre ne s'est pas ouvertement inspiré de la musique irlandaise mais comme pour *Le Docteur Jivago* il a préféré inclure des instruments folkloriques dans son orchestration (une section de harpes présente dès l'ouverture du film ou une cithare celtique qui accompagne le thème du personnage titre, Rosy Ryan). Chaque personnage principal a son thème et sa couleur musicale.

Plus enfantin, des cordes pour Rosy, une marche militaire proche des fanfares britanniques pour accompagner le major Doryan, l'amant (et une veine militaire encore plus triomphale pour souligner les exploits des rebelles irlandais). Une musique un peu gauche proche de la parade de cirque accompagne Michael, le fou du village. Dans la séquence où il trouve la médaille de l'officier et tente de lui ressembler pour plaire à Rosy, le thème inclut des instruments très différents : un piano, une harpe, une guimbarde ou des cloches qui viennent s'ajouter dans la musique à chaque apparition de Michael. Dans le pub de Ryan pour la première rencontre entre Rosy et son futur amant, lorsque Michael, en tapant du pied provoque sans le vouloir des vertiges au jeune officier anglais, Jarre joue le thème militaire de l'officier et intègre les motifs associés à Michael, mêlant musicalement les deux personnages.

Pour la promenade romantique à cheval de Rosy et son amant dans la forêt, les deux personnages se dévisagent sans se parler et la musique impressionniste ajoute un trouble émotionnel dans leur relation. Ils éprouvent l'un pour l'autre une attirance mais semblent intimidés par l'idée de s'aimer et ne se parlent pas. Par contre peu après quand Rosy couchée se donne au major Doryan aucune musique ne soulignera la passion, ne sont présents que les ambiances de leur étreinte, du chant des oiseaux, du souffle du vent et d'un ruisseau qui s'écoule.

(*Ryan's Daughter* 33T MGM Records ou en extraits sur divers compilations et CD)

## MAURICE JARRE EVOQUE SON TRAVAIL ET DAVID LEAN

**George Franju a été votre premier père de cinéma. Le second est David Lean. Comment avez-vous été amené à composer pour lui ?**

*Début 1962, j'avais mis en musique le premier long métrage de Serge Bourguignon, Les Dimanches de Ville d'Avray, très remarqué aux Etats-Unis et récompensé par l'Oscar du film étranger. Le fameux nabab Sam Spiegel en a apprécié la musique et m'a contacté : « Je viens de produire le plus grand film de tous les temps. Il va sans doute durer quatre heures et j'ai besoin de trois compositeurs différents. » Et là il m'annonce qu'il a engagé Benjamin Britten pour la partie anglaise et Khatchatourian pour la partie arabe. J'ai souri : « Tiens, un arménien pour la partie arabe ? Mais, au fond qu'attendez vous de moi ? »*

*En tirant sur son cigare, Spiegel m'a répondu : « Que vous écriviez les orchestrations et le générique de début ! » J'avais trente-huit ans et j'étais flatté à l'idée de collaborer avec de tels compositeurs sur une superproduction. Grâce au Pont de la rivière Kwai, David Lean était alors à l'apogée de sa réputation et le niveau d'attente sur son nouveau film était très élevé. Spiegel m'a donc loué un appartement à Londres, en juillet 1962, et a organisé une projection dans un petit cinéma de Mayfair. C'était un lundi. Pendant trois heures, j'ai vu uniquement de sublimes images de désert, de dunes, de chameaux, mais pas un seul acteur. Pareil le lendemain. Omar Sharif a fait son apparition le mercredi, vers midi moins le quart, et Peter O'Toole le lendemain, à dix heures vingt.*



*Peter O'Toole et David Lean – Lawrence d'Arabie  
Premier Oscar de la meilleur musique pour Maurice Jarre*



*Lean et Alec Guinness – Lawrence d'Arabie*

*C'était un lundi. Pendant trois heures, j'ai vu uniquement de sublimes images de désert, de dunes, de chameaux, mais pas un seul acteur. Pareil le lendemain. Omar Sharif a fait son apparition le mercredi, vers midi moins le quart, et Peter O'Toole le lendemain, à dix heures vingt. Ce fût une projection marathon d'une semaine ! Une symphonie de sables de quarante heures qu'il fallait condenser dans l'urgence : l'avant première devant la Reine était prévue six mois plus tard.*

**Comment un compositeur apprend-il à dialoguer avec un cinéaste ?**

*L'apprentissage se fait sur le tas, au gré des expériences. Certains rares metteurs en scène sont de grands mélomanes, comme Franco Zeffirelli, Volker Schlöndorff, Peter*

*Weir, ou Visconti, qui à la limite, en savait plus que moi sur l'opéra. Avec eux aucun risque de malentendu. Contrairement à ce que l'on pourrait croire David Lean n'avait pas une immense culture musicale. Mais en revanche, il possédait une véritable intuition de la musique à l'image, il savait sur quelle séquence elle devait intervenir. C'était déjà indiqué sur le scénario, sa bible.(...).*

### **Quels enseignements de David Lean vous ont servi pour d'autres films ?**

*« D'abord faire entrer (et sortir) la musique très piano, sur la pointe des pieds, derrière un bruit, sous un dialogue... Brusquement, on prend conscience de sa présence, sans avoir perçu où et comment elle s'immisçait à la situation. Il m'a aussi fait comprendre un fonctionnement commun à beaucoup de cinéastes : ils peuvent apprécier une musique sous forme de maquette ou même à l'orchestre, mais leur réaction n'a rien de définitif. En fait, tant qu'ils ne l'ont pas vue à l'image, ils sont incapables d'avoir un véritable jugement. C'est seulement à la réunion des deux éléments qu'ils peuvent se prononcer.*

*Et puis, Lean m'a confirmé ce que j'avais déjà appris auprès de Franju : la bonne musique de film doit développer un sentiment, une intention que le metteur en scène a dissimulés dans son image. Ou pas complètement exprimés. Elle doit prendre en charge ce qui n'est pas visible à l'écran, ajouter une troisième dimension. Je déteste quand un cinéaste me demande de surligner l'action. Comme s'il craignait qu'elle ne soit pas assez forte, comme s'il voulait lancer un clin d'oeil appuyé au spectateur : « Vous avez bien compris ce que je veux dire ? » A mon sens, c'est une approche complètement dépassée... Enfin, pour revenir à David Lean, son immense qualité, c'était aussi de savoir stimuler ses collaborateurs de création, leur donner envie de se surpasser. C'est vrai avec moi, avec son scénariste Robert Bolt, avec ses comédiens fétiches, Alec Guinness ou Omar Sharif. Sur Docteur Jivago, il m'a quasiment dirigé comme un acteur ».*

### **ALEXANDRE DESPLAT PARLE DE MAURICE JARRE**

**« Aujourd'hui si j'écris de la musique pour l'image c'est grâce à Maurice Jarre. »**  
Alexandre Desplat

*Dans la bande des Français, c'est peut-être celui qui m'impressionnait le plus d'un point de vue orchestral.*

*J'adorais Michel Legrand pour son inspiration mélodique sans fin et la virtuosité de ses mélanges jazz / symphonique, Georges Delerue pour la clarté de son écriture, sa vibration magique à l'image, sa capacité à générer des émotions hors du commun. Mais Maurice c'était encore autre chose : sa musique déchirait l'écran.*

*Du Cinémascope avec des notes. En plus, il avait été le premier français à s'intégrer durablement à l'industrie hollywoodienne, jusqu'à apprivoiser des genres purement américains, comme le western, notamment avec John Huston, Henry Hathaway ou Richard Brooks. A mes yeux, il incarnait aussi ce fantasme-là. D'ailleurs à mes débuts, quand je mettais en musique des émissions de Canal Plus, mes copains me chabraient gentiment en me surnommant « Maurice Jarre » !*

Propos de Maurice Jarre et d'Alexandre Desplat sont extraits du livret inclus dans le coffret 4CD **Le Cinéma de Maurice Jarre** édité par Universal Music Classics & Jazz France - Ecoutez le cinéma !

(Remerciements à Stéphane Lerouge qui dirige cette collection)

## LA FILLE DE RYAN ET LA PRESSE

« *Ryan's Daughter* est un film résolument anti-conformiste qui brouille les cartes avec subtilité : un profond mépris des idéologies, des conventions et préjugés mine une apparente euphorie dont David Lean nous fait comprendre qu'elle n'existe que dans l'esprit de l'héroïne. La leçon morale du film dépasse le cadre des années vingt : le problème de la fidélité y est traité en termes modernes, David Lean osant prétendre que l'engouement purement sexuel existe aussi chez les femmes et qu'une aventure sensuelle peut être considérée comme un acte isolé, sans rapport avec de vrais sentiments d'amour. Ces vérités auraient-elles leur place dans un film à l'eau de rose ? Si Docteur Jivago pêchait par moments par excès d'esthétisme, l'ironie acerbe de *Ryan's Daughter* est toujours là pour tordre son cou à l'élégie, au lyrisme, à la romance ».

Henri Chapier - **Combat** du 23 décembre 1970

« David Lean spécialiste des situations spectaculaires (*Le Pont de la rivière Kwai*, *Lawrence d'Arabie*, *Le Docteur Jivago*) excelle à mettre en scène la violence des foules, leur folie soudaine. Ce qui est superbe dans ce géant film fleuve, où la beauté du paysage crève tapageusement l'écran c'est paradoxalement la puissance du non-dit. Rosy aime l'Anglais sans savoir pourquoi, ils n'ont rien à se dire. Son mari malgré ses infidélités est irrésistiblement lié à elle. Mystère des sentiments, opacité des grands amours. On en oublie la lenteur, la longueur du film, le pittoresque balourd de certaines séquences.

Et on se laisse emporter, comme avec un grand roman coloré, sur une plage l'été ».

« *La Fille de Ryan* fulgurante passion » Fabienne Pascaud-**Télérama** du 4 juillet 1984



Sarah Miles au milieu de la foule déchainée – *La Fille de Ryan*

« *La Fille de Ryan* (*Ryan's Daughter* 1970) ose aborder un sujet extrêmement sensible, le terrorisme en Irlande au début du siècle. Réussite artistique presque totale. Il y a dans ce film un romantisme fiévreux qui perce sous la froideur et le caractère maniaque du cinéma de Lean. Composition admirable de Robert Mitchum. Hélas *La Fille de Ryan*, beaucoup plus complexe, intimiste et moins spectaculaire – malgré la splendeur des images – que *Le Docteur Jivago*, sera un échec aussi injuste que sévère. Le cinéma de Lean commence à être démodé, alors que ses deux derniers films comptent parmi ses meilleurs. (...) Si David Lean a incarné à la fin de sa

vie une vision conservatrice de l'art cinématographique, il a aussi enflammé l'imagination du grand public et suscité beaucoup d'admiration de la part de jeunes cinéastes fascinés par l'ampleur de ses films. Sergio Leone, Steven Spielberg, George Lucas ou James Cameron ont voulu à un moment de leur carrière se confronter au cinéma de David Lean (comme des cinéastes aussi différents que Ken Russell, Martin Scorsese ou Olivier Assayas avec celui de Powell et Pressburger). Cameron a cité *Le Docteur Jivago* comme principal modèle de son *Titanic*. Steven Spielberg a mis en scène un film initialement prévu pour David Lean, *Empire du soleil* d'après James C. Ballard en 1987 ».

« *David Lean* » Olivier Père - **Blog du Festival de Locarno** 13 avril 2012

« (...) Il ira encore plus loin dans **La Fille de Ryan** et *La Route des Indes*, préférant laisser les moments de vide empiéter sur les intermèdes spectaculaires, quitte à déséquilibrer les films, parfois mal reçus par la critique (**La Fille de Ryan** est un chef-d'oeuvre qu'on m'a fait découvrir récemment, et à côté duquel je serais sans doute passé). A ces fulgurances répondent aussi de purs coups de force, des personnages impulsifs et "passionnés". Le trait est puissant, parfois trop pour certains. Mais c'est la tradition du mélodrame, héritée du muet, qui parcourt le cinéma de David Lean : on peut lui reprocher ses excès mais certainement pas sa sincérité. Il y a du Ford chez lui, parfois du Murnau : la filiation entre *L'Intruse* et **La Fille de Ryan** est évidente. David Lean, comme Hitchcock, est un fétichiste, obsessionnel, cherchant toujours à atteindre des moments d'émotion pure, par la simple magie des images, qu'il maîtrise avec un art que beaucoup encore lui jalouent. L'apparent vernis britannique de ses films se craquèle sous le poids de ses images déroutantes, troublantes et singulières. Génie ? Je ne sais pas. Immense ? Sûrement ».

« *Lean un artiste souvent mésestimé* » Nicolas Saada - **Inrockuptibles** 6 juillet 2010

## **BIBLIOGRAPHIE – DISCOGRAPHIE - REMERCIEMENTS**

### **Sur David Lean :**

- *David Lean, une vie de cinéma* par Kevin Brownlow - version française publiée par la Cinémathèque Française et les Editions Corlet-CinémAction (pages 583-621)
- « *David Lean, l'ami passionné* » par Christian Viviani (présentation de l'oeuvre de David Lean et sortie de *La route des Indes* Positif n°291 mai 1985.
- « *David Lean, l'homme aux seize mirages* » par Olivier Bohler (présentation de l'oeuvre de David Lean) dans *Lawrence d'Arabie / L'Avant-Scène Cinéma* n°553-554.

### **Sur Maurice Jarre :**

- Coffret 4CD *Le Cinéma de Maurice Jarre* conçu par Stéphane Lerouge pour Universal Music Classics & Jazz France - *Ecoutez le cinéma !* (2010)
- Anthologie sur l'ensemble de la carrière de Jarre, inclus raretés et inédits.
- Livret de 44 pages avec un long entretien avec Maurice Jarre et des témoignages
- *Les compositeurs de musique* par Mark Russell et James Young (collection Les métiers du cinéma) Editions La Compagnie du Livre

### **PROCHAINEMENT Edition en DVD et Blu-ray :**

*La Route des Indes* - film méconnu et rare comme *La Fille de Ryan* - sera à nouveau dans l'actualité en 2013 pour une édition dvd et blu-ray (Carlotta Films - prévue fin d'année)